

articles, a le mérite de montrer par les questions posées aux personnes âgées qu'elles ne sont pas seulement un moyen du clergé pour enseigner la religion, mais aussi un moyen d'expression populaire : l'imagerie dévote tient deux discours, l'un du pouvoir ecclésiastique, l'autre du peuple des fidèles, et elle est un instrument important de diffusion de l'art populaire.

J.-N. BIRABEN

*Institut national d'études démographiques, Paris*

\* \* \*

DANIEL FRANCIS et TOBY MORANTZ — *Partners in Furs: A History of the Fur Trade in Eastern James Bay, 1600-1870*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1983. xx-203 p.

Pour la population canadienne d'origine européenne, la traite des fourrures est rapidement devenue, depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'occupation d'une minorité. Pour les populations autochtones, cependant, elle est longtemps demeurée l'élément central de leurs relations avec les Européens. C'est ce que nous rappelle le livre de Francis et Morantz, dédié aux peuples de la baie James, dont il relate l'histoire depuis le XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1870. L'ouvrage dépasse le cadre du commerce des fourrures pour traiter de l'ensemble des relations entre Amérindiens et Européens. Les auteurs mettent à contribution leur formation ethnologique et historique et rattachent leur travail aux débats anthropologiques et historiques concernant l'effet de la traite des fourrures sur la civilisation amérindienne.

L'ouvrage s'ouvre par une brève description du territoire et de ses habitants avant l'arrivée des Anglais et des Français. Il traite ensuite des invasions iroquoises des années 1660 aux années 1680 et de la concurrence entre Français et Anglais de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il aborde les pratiques commerciales de la Compagnie de la Baie d'Hudson et ses relations avec les autochtones au XVIII<sup>e</sup> siècle, la création de nouveaux postes de traite en réaction à la concurrence de la Compagnie du Nord-Ouest, et enfin l'influence grandissante de la traite et de la Compagnie dans la vie quotidienne des Amérindiens au XIX<sup>e</sup> siècle. Les sources utilisées sont tirées de la littérature historique et anthropologique, des archives coloniales françaises et des archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Les meilleurs éléments du livre sont ceux qui mettent le plus à contribution les documents tirés des archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le chapitre sur la traite au XVIII<sup>e</sup> siècle révèle comment les Amérindiens organisèrent leurs relations de traite avec les Anglais et les Français, comment ils en vinrent à former deux groupes distincts, ceux de la côte et ceux de l'intérieur, et comment le volume des échanges fluctuait en fonction de la concurrence, de la personnalité des traiteurs et de l'équilibre écologique. Les chapitres sur le XIX<sup>e</sup> siècle montrent comment la Compagnie de la Baie d'Hudson a pu exercer un contrôle grandissant sur les activités des Amérindiens une fois la concurrence éliminée. Ces chapitres font aussi ressortir l'attitude ambivalente de la Compagnie face à la culture amérindienne. La Compagnie restreignit d'abord autant que possible les occasions d'« acculturation » ; elle essaya ensuite de s'assurer d'une main-d'œuvre stable en favorisant la sédentarisation des Amérindiens vivant autour des postes de traite. Puis elle abandonna ces efforts et laissa les missionnaires s'occuper du « white man's burden ».

Tout au long de leur ouvrage, Francis et Morantz insistent sur l'indépendance relative des autochtones de la baie James vis-à-vis des commerçants de fourrures et proposent deux thèses principales à l'appui. La première est annoncée dans le titre même du livre : contrairement à ce qu'ont affirmé E.E. Rich et d'autres, les Amérindiens n'auraient pas été des victimes impuissantes des Européens dans le commerce des fourrures. Ils auraient plutôt été des

« partenaires », des « participants actifs » et conscients dans un commerce où les atouts n'étaient pas tous du côté des Européens.

La deuxième thèse soutient que le commerce des fourrures n'a pas affecté de façon profonde le mode de vie des Amérindiens de la région durant la période étudiée. Les auteurs présentent l'organisation sociale et la culture matérielle des Amérindiens comme des éléments presque immuables de leur civilisation, que seule la présence régulière des missionnaires, vers la fin de la période, commencera à perturber.

Ces deux thèses ont évidemment un but fort louable, celui de revaloriser le passé amérindien. Elles soulèvent cependant des réserves, parce que l'argumentation qui les soutient n'est pas toujours convaincante ou parce que les sources ne permettent pas de les étayer solidement.

Les auteurs montrent que les Amérindiens ont su trouver leur compte dans leur commerce avec les Européens et qu'ils ont tiré parti de la concurrence entre traiteurs lorsqu'elle s'est produite. Les Amérindiens ont de plus obligé les traiteurs à respecter la façon amérindienne de concevoir les prix comme des mesures coutumières de valeur. Mais cette description du comportement économique des Amérindiens est mal résumée par l'expression « partnership », qui implique un objectif commun aux partenaires et une entente sur la façon de l'atteindre. Les auteurs peuvent affirmer (p. 167) qu'Européens et Amérindiens « ...recognized that it was in their common interest to coexist peacefully », cela n'en fait pas pour autant des associés. La traite des fourrures constituait la raison essentielle de la présence des Européens dans la région mais elle n'était pas, pour les Amérindiens, comme le font d'ailleurs ressortir les auteurs, l'activité de subsistance principale. Le terme de « partnership » masque des différences réelles d'intérêt et de motivation et n'explique pas les tensions et la méfiance entre les traiteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson et les Amérindiens ou le peu de respect par les Amérindiens des « dettes » encourues auprès des traiteurs. Il aurait été préférable d'analyser les relations entre Amérindiens et Européens en termes de rapports de force et de faire ressortir plus nettement comment ceux-ci ont évolué avec les circonstances. Cela n'aurait rien enlevé à l'image que les auteurs ont voulu donner des Amérindiens.

La thèse de la fixité de la culture amérindienne du xvii<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle soulève elle aussi un certain nombre de difficultés. La plus sérieuse est l'absence de documentation, qui amène les auteurs à supposer que l'organisation sociale des Amérindiens aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles ne devait pas être grandement différente de celle qu'ils ont pu reconstituer pour le xix<sup>e</sup> siècle à partir des archives (p. 95). Le postulat que les civilisations autochtones devaient être immuables avant l'arrivée des Européens, parce qu'elles ne se transforment que lentement à leur contact, a quelque chose d'assez agaçant.

Les transformations culturelles rapportées par Francis et Morantz ne sont pas négligeables. Ainsi ils suggèrent que la notion de propriété familiale (et non communale) des territoires de chasse est apparue au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle et probablement avant (p. 97). Ils suggèrent aussi que, dans leurs relations avec les traiteurs, les Amérindiens se comportaient en consommateurs « raisonnables », n'achetant que les produits européens nécessaires à leurs besoins. Les auteurs soutiennent (p. 25) qu'au xvii<sup>e</sup> siècle les Amérindiens ne se procuraient des biens de luxe qu'une fois leurs provisions de munitions et de produits métalliques renouvelées. Au siècle suivant, les Amérindiens n'auraient « cueilli » des fourrures que pour satisfaire leurs besoins élémentaires : « ... the eastern James Bay people would not exert themselves to acquire a surplus » (p. 63). Mais on apprend entre-temps que la concurrence entre Français et Anglais fit monter les prix payés pour les fourrures et que les « surplus » ainsi produits furent échangés contre des quantités de plus en plus grandes de brandy, consommées au poste de traite, ce qui, selon les auteurs, évitait aux Amérindiens d'avoir à ramener des marchandises avec eux (p. 38)!

La description du comportement économique des Amérindiens sert implicitement, et explicitement à l'occasion, à rejeter les thèses de Rich, selon lequel les Amérindiens

« ... did not react to the ordinary European notions of property nor to the normal European economic motives » (citation rapportée à la p. 94). Le livre tente de nous présenter les comportements économiques des Amérindiens comme semblables à ceux que privilégie la théorie économique libérale. Cela rejoint les positions « formalistes » en anthropologie économique : les formalistes croient à l'universalité des modèles économiques classiques, alors que les substantivistes préfèrent voir l'organisation de la production matérielle comme un processus « institué » particulier à chaque civilisation (sur ces débats, voir Edward E. LeClair et Harold K. Schneider, édés, *Economic Anthropology : Readings in Theory and Analysis*, Toronto, Holt, Rinehart and Winston, 1968). Mais l'argumentation louvoie quelquefois vers l'autre position, lorsque par exemple les auteurs écrivent que les Amérindiens « ... were not sympathetic to prices which responded to supply and demand ... » (p. 53) et lorsqu'on retient de la description des pratiques commerciales que les Amérindiens comprenaient mal (ou ne voulaient pas comprendre) la notion de crédit et, par conséquent, son pendant, celle d'accumulation. Une analyse plus explicite des comportements économiques des Amérindiens aurait sans doute permis de lever ces ambiguïtés d'interprétation.

Ces questions passionneront sans doute davantage les spécialistes que l'« honnête homme », qui découvrira dans ce livre une histoire qui lui était encore inconnue. Notons qu'une version française de l'ouvrage, intitulée *Traite des fourrures dans l'est de la baie James, 1600-1870*, a été publiée par la Direction générale du patrimoine du Ministère des affaires culturelles du Québec.

José E. IGARTUA  
*Université du Québec à Montréal*

\* \* \*

MARIE MORIN—*Histoire simple et véritable*, ed. by Ghislaine Legendre. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1979. Pp. xxv, 348.

When *Sœur* Morin began to write her *Histoire* in 1697, Montreal was a fine town of two hundred houses and more, enclosed by a high wall of cedar stakes, with gates kept by soldiers of the king. Outside the wall, farms had been built on the cleared lands, each with its own barn and stable. How different from the village of twenty-five or thirty families to which the three founding *hospitalières* first came, in the year 1659 (pp. 22-3)! "Vous cuillié des roses," she told the nuns for whom she was writing, "et elles ont eu les espines" (p. 7). The first sisters lived on rough bread, fat-back, peas, beans, salt fish and pumpkin—"et tout cela en petite cantité" (p. 102). The wind and snow blew through the walls of their little house, freezing their food as they ate it. "A peine avèt on le loisir de manger sa petite portion, les dernieres bouchee estois aussi freides que la glasse . . ." (p. 105). The Iroquois were in the woods nearby, and men stayed close together in the clearings, for fear of ambush (p. 95). And yet in retrospect those were good times, of piety, honesty, and neighbourliness; a golden age only a few years ago, before the arrival of the king's troops with all their old-world vices: ". . . c'etoit une image de la primitive Eglise que ce cher Montreal dans son commencement et progres, c'est a dire pendant 32 ans ou environ" (p. 96).

Marie Morin was the first Canadian-born writer, and her *Histoire* was the first text on Montreal. Her sources, almost all oral, included the reminiscences of the founding sisters about their experiences in France, on the Atlantic, and in Canada. Then, from the year 1662, when she arrived as a thirteen-year old girl to become the community's first novice, they were also taken from her own eye-witness: "Comme tout cela est vray, je le signe de nom . . ." (p. 271). There is an anecdotal quality to her work, and an immediacy, as though she had but to close her eyes to see it again. During times of Iroquois attack, she recalls,